

Question de respect

Qu'un tel être puisse travailler dans un centre pour personnes âgées relevait de l'aberration. Ses manières bourruées et son ton méprisant n'y avaient décidément pas leur place. Cloué dans son fauteuil roulant, Ernest Dupuis détaillait le préposé avec dégoût pendant que celui-ci enlevait le plateau de M^{me} Riopel en lui reprochant de manger trop lentement. Comment pouvait-il s'adresser ainsi à une femme qui avait élevé neuf enfants ?

En son absence, il arrivait qu'on s'en plaignît aux infirmières, bien sûr, mais elles soupiraient en haussant les épaules. Quand c'en était trop, la direction le changeait d'étage. Sauf qu'il avait maintenant atteint le dernier — il se targuait d'avoir atteint le sommet de la hiérarchie — et on n'espérait plus le voir redescendre. Il était là depuis des mois.

Voilà qu'il imitait M. Vallerand comme un idiot. Le vieil homme s'était mis à murmurer une inintelligible mélodie depuis quelque temps. Cela portait sur les nerfs, mais on s'y faisait. L'homme avait été pompier, sans doute était-ce un air que l'on fredonnait dans les casernes entre deux incendies. Ernest Dupuis soupira. Il en avait connu des imbéciles de la trempe de ce Gingras dans les chantiers de construction. En vingt-cinq ans, l'ancien contremaître en avait cassé plus d'un. Dans ce métier, il fallait savoir imposer le respect. Même à des hommes de cette stature.

Celui-là croyait épater la galerie avec ses pitreries enfantines : il faisait sursauter les autres préposés dans le couloir aux moments les plus inopportuns, soulevait les patients avec leur chaise pour

les déplacer ou leur présentait triomphalement des plateaux vides à l'heure du repas en s'étranglant de rire. L'été, lorsqu'il faisait sa pause sur le balcon, il aimait se jucher sur la balustrade par bravade, prenant sans doute comme une marque d'estime envers sa personne les réactions effarées des témoins quand il feignait de basculer dans le vide.

Parce que le vieil homme demandait maintenant à rester de longues heures sur ce même balcon en plein mois d'avril, Gingras prétendait qu'Ernest Dupuis espérait vivre plus longtemps en se conservant au frais et lui suggérait inlassablement de plutôt se trouver un passe-temps. « Pourquoi pas la danse sociale ? », disait-il à l'homme en fauteuil roulant en s'esclaffant, chaque fois qu'il lui ouvrait la porte. Les infirmières avaient déduit que ces sorties étaient le seul moyen qu'avait trouvé Ernest Dupuis pour éviter le préposé et n'en faisaient pas de cas. Le vieil homme, pour sa part, ignorait souverainement Gingras et se postait près du coin où se juchait l'autre, sa chaise appuyée contre le panneau de bois de la balustrade, les yeux tournés vers le pont qu'il avait contribué à édifier des années plus tôt. Ce foyer avait été construit « un brin sur rien¹ », comme on disait à l'époque, mais il fallait avouer que la vue était superbe.

Jour après jour, il se remémorait avec une certaine nostalgie toutes ces années au cœur des plus grands chantiers de construction. Il tirait une certaine fierté d'avoir pu participer au développement de sa communauté. Maintenant qu'il était rivé à ce sacré fauteuil, il n'y avait plus rien à accomplir pour un homme comme lui. Enfin... presque plus rien.

1. Un brin sur rien (québécoisisme, vieux) : très fragilement.

Au mois de mai, lorsque le beau temps revint, il ne demanda plus à sortir, prétextant qu'il ne supportait plus la chaleur. Plusieurs se dirent qu'il redoutait plutôt d'y côtoyer Gingras. On avait sorti les chaises et les employés recommencèrent à faire leurs pauses sur le balcon. Lorsque Gingras reprit le quart de jour, des infirmières stagiaires s'étaient jointes à l'équipe et il voulut faire son petit numéro sur la balustrade.

Installé tout près des fenêtres, à l'intérieur, Ernest Dupuis le vit battre l'air de ses longs bras, les yeux écarquillés, car la structure se désintégrait sous son poids considérable. Il alla s'écraser quatre étages plus bas, sur le toit des bureaux administratifs, après avoir vainement tenté de rétablir son équilibre.

En plus d'apporter un soulagement certain — bien que non avoué —, sa mort constitua une source de distraction notable pour les résidents : il fallut réparer la balustrade, évidemment, et un tas d'inspecteurs et de personnages à l'air grave défilèrent sur l'étage pendant des jours. « C'est construit un brin sur rien », leur disait monsieur Dupuis, qui ne manquait rien de toute cette activité inespérée. Mais on ne lui prêtait aucune attention. Au fond, ces gens connaissaient leur métier et c'était sans doute mieux ainsi. La commission déclara le comportement téméraire du préposé cause première de l'accident et la direction du centre installa aussitôt des affiches pour prévenir de nouveaux drames. Le rapport fit également état d'une usure prématurée des soudures des montants métalliques, ce qu'on expliqua par la tension inhabituelle à laquelle les soumettait le colosse en se juchant de cette façon.

Après quelques mois, Ernest Dupuis se permit une plaisanterie au sujet du préposé, disant qu'il avait fini par y retourner, au premier étage. À l'automne, comme le temps avait fraîchi, une infirmière lui proposa pour la forme de retourner sur le balcon. Mais il refusa, prétextant être trop frileux. Elle sourit en entendant cette réponse fort diplomate. En fait, il avait toujours été frileux. S'il avait supporté le froid toutes ces journées, c'est qu'il avait trouvé un passe-temps utile, comme le lui avait suggéré le défunt préposé. Quant à la lime dont il avait fait si bon usage, il s'en était débarrassé lors d'une de ses rares sorties.

Luc MARTIN, « Question de respect », *Alibis*, n° 21, hiver 2007, p. 23-25.